

L'enfant soldat

Nouvelles

Publié par : Freddy

Publié le : 02-12-2022 13:30:00

L'ENFANT SOLDAT

Je suis née en 1964 au Liban, une terre que l'on dit bénie des dieux mais qui n'a fait que
Le fruit de leurs querelles.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, leur parcours est ponctué par le bruit des rafales
Automatiques...ma première image est celle d'une chambre obscure aux volets fermés

Je ne saurais y mettre une date précise mais l'image esquissée est déjà pour moi celle
D'un pays au pouvoir affaibli et vulnérable. Bien sur ce n'est pas encore la guerre a proprement
Dire mais un enchainement incessant de vendetta, de règlements de compte aux revendications
Claniques d'un système patriarcal sclérosé.

J'apprends à repérer dans la nuit la trajectoire des balles a leur sifflement. J'apprends aussi à baisser
La tête et raser les murs quand une altercation virulente oppose deux personnes de lignée
différente.

Tous ces messages envoyés tous je les avais déjà captés dans mon village natal.

Beyrouth bien sur c'était encore différent. Mais le Beyrouth des années 1960-1970 c'était aussi
La guerre israélo-arabe et les conséquences qui en découlent pour mon petit pays.

1975, j'ai onze ans, la guerre éclate. Je me souviens encore de ce 13 Avril ou une fusillade
sanglante

Avait généré une succession de round meurtriers. Dessinant des lignes de démarcation et plaçant
des

Zones entières sous l'influence des forces en action.

Désormais, le paysage change. Les barricades se dressent à chaque coin de rue. Les visages se
camoufle

Derrière des cagoules.

La carte d'identité se réduit à un carton dont on s'en revendique pour mieux la piétinée.

Cette fois ci (R.P.G) (Kalachnikov) Fusils (MAO) tirs de (D.C.A.) fusils(M16) (DOUTCHKA) rythment
Le quotidien.

A onze ans je voyais déjà mes premiers cadavres...Mutilés, Décapités, Démembres, ils avaient été
Été largues derrière un camion sanglante trophée de miliciens en mal de gloire. Jette en pâture à la
foule

En colère. Vulgaires morceaux de viande sur l'étal de la boucherie des règlements de compte.

L'école avait fermé ses portes et ma vie se déroulait sous la poudrière des mortiers. Mon lieu
d'habitat

Etant située sur la zone de démarcation séparant l'est de la capitale de l'ouest.

Mon père était en voyage. Ma mère ayant à sa charge sa propre mère malade la veillait dans un
hôpital

Situé à proximité.

J'étais libre. Pas d'école, et une amie. Une petite voisine avec laquelle je partageais mon temps.

Les décombres des immeubles détruits ou abandonnés nous servaient de terrain de jeux.

Douilles de balles et morceaux d'obus ne recelaient plus de secrets pour nous. Nous les différencions

Les identifications, les reconnaissances tous.

Chacun avec ses morbides particularités finissait dans notre collection.

Mais il y avait autre chose qui nous intriguait.

Dans une école publique, à proximité de la permanence du parti, émanaient souvent des slogans
Militaires scandés par des voix enfantines.

La tentation était grande. Pourquoi laisser la guerre s'accaparer le privilège de la primauté du sexe

Masculin. Armées de notre insolence et de notre inconscience, nous gagnâmes le lieu d'entraînement

De ceux que l'on appelle les lionceaux du parti.

J'avais douze ans, une multitude de gamins de notre âge tors nu et pantalon de treillis militaires S'exerçaient à la manipulation des armes sous l'œil vigilant d'un milicien. Ils étaient tous très jeunes âgés entre huit et douze ans. Les plus âgés avaient déjà égrenés leurs armes sur les tranchées

De Beyrouth.

A croire que les militaires en quête de chair à canon recrutait dans les pouponnières de Beyrouth.

Cheveux courts, shorts délavés, tennis usés jusqu'aux lacets, mon amie et moi ressemblons A s y méprendre à deux jeunes garçons. Pour entrer officiellement dans le parti il fallait donner Sa date de naissance, son lieu d'habitat, son prénom et son nom et évidemment comme cela Allait de soi partout dans ce pays être un garçon.

Mon prénom écorche du bout des lèvres fit grincer bien des dents et jaillir des sourires moqueurs.... Méprisants.

Cependant, face à notre entêtement et notre insistance ainsi que notre détermination farouche La digue céda. Nous fîmes officiellement parti des lionceaux.

Il fallait passer par le stade de l'entraînement physique, apprendre des réflexes élémentaires Comme sauter d'un camion en marche élevé et grâce à une roulade qu'ils appelaient (roulis-bouli) Se relevé avec le fusil chargé et atteindre un endroit sécurisé

Il fallait soumettre l'endurance à l'épreuve, développer la capacité à supporter la faim, la soif La fatigue tout ceci n'étant que le prélude et devra être porté à son paroxysme sur les champs De bataille.

Ce qui me marqua le plus se furent les humiliations gratuites et constantes.

Les coups de ceinture copieusement distribués. Le fait de devoir ramper durant des heures Sur des monticules de cailloux qui nous écorchaient les coudes et les genoux.

Ou encore maintenir dans la bouche de manière illimitée du sable et des pierres.

Tout ceci était justifié par la milice. C'était pour se préparer aux affrontements des combats à venir. C'était pour mieux lutter contre la faiblesse.

C'était pour ne pas fléchir, c'était pour mieux tolérer les privations et la douleur et des émotions Incompatibles avec un bon milicien Elles pourraient perturber l'efficacité de ses capacités Une fois en exercice. Ma position était délicate du fait de mon identité sexuelle, quand La pression de la force échouait à faire fléchir les plus téméraires des jeunes lionceaux Devant des exercices périlleux tout de suite la réplique fusait ironique et provocatrice.

Maya montre leurs à toi. Puis s'ensuivait, ce qu'une fille peut accomplir vous n'en êtes même Pas capables.

Evidemment je m'exécutais mais j'étouffais la peur et taisait la souffrance.

Pourtant j'étais fier d'appartenir au parti, je me taillais enfin une place dans cet univers machiste. Alors que dans notre village d'origine mon frère était partout prioritaire même au sein de la famille.

Et puis j'attendais avec impatience les samedis. Tous les lionceaux des différentes permanences Se réunissaient des quatre coins de Beyrouth où le parti avait tracé notre domaine.

Sur fond de chansons patriotiques et d'hymne libanais des hommes aux grades élevés armes prenaient

La parole. Des bribes, des phrases, des mots qui me grisaient me reviennent encore.

(Vous êtes les fleurs de l'avenir du Liban) (Les martyrs ne craignent pas la mort)

(Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux)

À douze ans défendre une cause c'était un peu changer le monde. Avoir une arme c'était le posséder.

À mon âge la haine éprouvée envers l'ennemi et attisée par la milice n'était pas à proprement parler De la haine mais une sorte de révolte impuissante désespérée même quand le déluge des obus de L'adversaire s'abattait sur nous.

Mais la milice n'avait pas réussi à détruire un sentiment ancien et profondément ancré en moi

L'amour des animaux une affection partagée avec mon amie.

Souvent des chatons terrorisés soutires à la cruauté déjà aiguisée des jeunes lionceaux aboutissaient

Entre nos mains.

Notre bonheur n'avait plus de Born. Serrés entre nos bras, blottis sous nos tee shirts nous les écoutions

Emerveilles ronronner.

Le temps d'une caresse et l'échelle des valeurs basculait. Un monde nouveau s'ouvrait à nous Un monde régit par l'amour inconditionnel envers les plus fragiles et les plus vulnérables des créatures.

J'étais submergée par un sentiment de responsabilités, de force, de protection inégalable.

L'entraînement portait progressivement ses fruits. Il m'aidait à lutter contre mes sensations.

La faim, la peur, je les avais tous domptés, la mort je ne la craignais plus. Quand les obus s'abattaient je sillonnais les ruelles désertées ivre à l'appel du danger.

J'avais étouffé mes larmes, réprimés mes sourires, acquis cette maturité précoce qu'engendre La souffrance.

Quand a mon appartenance sexuelle je l'avais rejeté, piétinée, camouflée par des vêtements masculins

Que je ne quittais plus.

Mais on ne se joue pas de la mort impunément. On n'étouffe pas ses faiblesses et ses peurs sans Conséquences. On ne réprime pas ses instincts les plus vitaux sans répercussions.

A quatorze ans mon parcours allait s'achever a des milliers de Kilomètres de Beyrouth dans un pays Que je ne connaissais pas.

Là-derrrière les murs d'une chambre d'hôpital dans un état grave des médecins Français

S'acharnaient à donner à un robot un sens à la vie.

En un sens la guerre avait gagné. Elle avait gagné la guerre.

L'ENFANT SOLDAT

Je suis née en 1964 au Liban, une terre que l'on dit bénie des dieux mais qui n'a fait que Le fruit de leurs querelles.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, leur parcours est ponctué par le bruit des rafales Automatiques...ma première image est celle d'une chambre obscure aux volets fermés

Je ne saurais y mettre une date précise mais l'image esquissée est déjà pour moi celle

D'un pays au pouvoir affaibli et vulnérable. Bien sur ce n'est pas encore la guerre a proprement Dire mais un enchainement incessant de vendetta, de règlements de compte aux revendications Claniques d'un système patriarcal sclérosé.

J'apprends à repérer dans la nuit la trajectoire des balles a leur sifflement. J'apprends aussi à baisser La tête et raser les murs quand une altercation virulente oppose deux personnes de lignée différente.

Tous ces messages envoyés tous je les avais déjà captés dans mon village natal.

Beyrouth bien sur c'était encore différent. Mais le Beyrouth des années 1960-1970 c'était aussi La guerre israélo-arabe et les conséquences qui en découlent pour mon petit pays.

1975, j'ai onze ans, la guerre éclate. Je me souviens encore de ce 13 Avril ou une fusillade sanglante

Avait généré une succession de round meurtriers. Dessinant des lignes de démarcation et plaçant des

Zones entières sous l'influence des forces en action.

Désormais, le paysage change. Les barricades se dressent à chaque coin de rue. Les visages se camoufle

Derrière des cagoules.

La carte d'identité se réduit à un carton dont on s'en revendique pour mieux la piétinée.

Cette fois ci (R.P.G) (Kalachnikov) Fusils (MAO) tirs de (D.C.A.) fusils(M16) (DOUTCHKA) rythment
Le quotidien.

A onze ans je voyais déjà mes premiers cadavres...Mutilés, Décapités, Démembres, ils avaient été
Étés largues derrière un camion sanglante trophée de miliciens en mal de gloire. Jette en pâture à la
foule

En colère. Vulgaires morceaux de viande sur l'étal de la boucherie des règlements de compte.

L'école avait fermé ses portes et ma vie se déroulait sous la poudrière des mortiers. Mon lieu
d'habitat

Etant située sur la zone de démarcation séparant l'est de la capitale de l'ouest.

Mon père était en voyage. Ma mère ayant à sa charge sa propre mère malade la veillait dans un
hôpital

Située à proximité.

J'étais libre. Pas d'école, et une amie. Une petite voisine avec laquelle je partageais mon temps.

Les décombres des immeubles détruits ou abandonnés nous servaient de terrain de jeux.

Douilles de balles et morceaux d'obus ne recelaient plus de secrets pour nous. Nous les différencions
Les identifions, les reconnaissons tous.

Chacun avec ses morbides particularités finissait dans notre collection.

Mais il y avait autre chose qui nous intriguait.

Dans une école publique, à proximité de la permanence du parti, émanaient souvent des slogans
Militaires scandés par des voix enfantines.

La tentation était grande. Pourquoi laisser la guerre s'accaparer le privilège de la primauté du sexe
Masculin. Armées de notre insolence et de notre inconscience, nous gagnâmes le lieu
d'entraînement

De ceux que l'on appelle les lionceaux du parti.

J'avais douze ans, une multitude de gamins de notre âge tors nu et pantalon de treillis militaires

S'exerçaient à la manipulation des armes sous l'œil vigilant d'un milicien. Ils étaient tous très

Jeunes âgés entre huit et douze ans. Les plus âgés avaient déjà égrenés leurs armes sur les
tranchées

De Beyrouth.

A croire que les militaires en quête de chair à canon recrutèrent dans les pouponnières de Beyrouth.

Cheveux courts, shorts délavés, tennis usés jusqu'aux lacets, mon amie et moi ressemblons

A s'y méprendre à deux jeunes garçons. Pour entrer officiellement dans le parti il fallait donner

Sa date de naissance, son lieu d'habitat, son prénom et son nom et évidemment comme cela

Allait de soi partout dans ce pays être un garçon.

Mon prénom écorche du bout des lèvres fit grincer bien des dents et jaillir des sourires moqueurs....
Méprisants.

Cependant, face à notre entêtement et notre insistance ainsi que notre détermination farouche
La digue céda. Nous fîmes officiellement parti des lionceaux.

Il fallait passer par le stade de l'entraînement physique, apprendre des réflexes élémentaires

Comme sauter d'un camion en marche élevé et grâce à une roulade qu'ils appelaient(roulis-bouli)

Se relevé avec le fusil chargé et atteindre un endroit sécurisé

Il fallait soumettre l'endurance à l'épreuve, développer la capacité à supporter la faim, la soif

La fatigue tout ceci n'étant que le prélude et devra être porté à son paroxysme sur les champs
De bataille.

Ce qui me marqua le plus se furent les humiliations gratuites et constantes.

Les coups de ceinture copieusement distribués. Le fait de devoir ramper durant des heures

Sur des monticules de cailloux qui nous écorchaient les coudes et les genoux.

Ou encore maintenir dans la bouche de manière illimitée du sable et des pierres.

Tout ceci était justifié par la milice. C'était pour se préparer aux affrontements des combats à venir.

C'était pour mieux lutter contre la faiblesse.

C'était pour ne pas fléchir, c'était pour mieux tolérer les privations et la douleur et des émotions

Incompatibles avec un bon milicien Elles pourraient perturber l'efficacité de ses capacités

Une fois en exercice. Ma position était délicate du fait de mon identité sexuelle, quand la pression de la force échouait à faire fléchir les plus téméraires des jeunes lionceaux. Devant des exercices périlleux tout de suite la réplique fusait ironique et provocatrice.

Maya montre leurs a toi. Puis s'ensuivait, ce qu'une fille peut accomplir vous n'en êtes même pas capables.

Evidemment je m'exécutais mais j'étouffais la peur et taisait la souffrance.

Pourtant j'étais fière d'appartenir au parti, je me taillais enfin une place dans cet univers machiste. Alors que dans notre village d'origine mon frère était partout prioritaire même au sein de la famille.

Et puis j'attendais avec impatience les samedis. Tous les lionceaux des différentes permanences se réunissaient des quatre coins de Beyrouth où le parti avait tracé notre domaine.

Sur fond de chansons patriotiques et d'hymne libanais des hommes aux grades élevés armes prenaient

La parole. Des bribes, des phrases, des mots qui me grisaient me reviennent encore.

(Vous êtes les fleurs de l'avenir du Liban) (Les martyrs ne craignent pas la mort)

(Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux)

A douze ans défendre une cause c'était un peu changer le monde. Avoir une arme c'était le posséder.

A mon âge la haine éprouvée envers l'ennemi et attisée par la milice n'était pas à proprement parler de la haine mais une sorte de révolte impuissante désespérée même quand le déluge des obus de l'adversaire s'abattait sur nous.

Mais la milice n'avait pas réussi à détruire un sentiment ancien et profondément ancré en moi. L'amour des animaux une affection partagée avec mon amie.

Souvent des chatons terrorisés soutires à la cruauté déjà aiguisée des jeunes lionceaux aboutissaient

Entre nos mains.

Notre bonheur n'avait plus de Born. Serrés entre nos bras, blottis sous nos tee shirts nous les écoutions

Emerveilles ronronner.

Le temps d'une caresse et l'échelle des valeurs basculait. Un monde nouveau s'ouvrait à nous. Un monde régit par l'amour inconditionnel envers les plus fragiles et les plus vulnérables des créatures.

J'étais submergée par un sentiment de responsabilités, de force, de protection inégalable.

L'entraînement portait progressivement ses fruits. Il m'aidait à lutter contre mes sensations.

La faim, la peur, je les avais tous domptés, la mort je ne la craignais plus. Quand les obus s'abattaient je sillonnais les ruelles désertées ivre à l'appel du danger.

J'avais étouffé mes larmes, réprimés mes sourires, acquis cette maturité précoce qu'engendre la souffrance.

Quand à mon appartenance sexuelle je l'avais rejeté, piétinée, camouflée par des vêtements masculins

Que je ne quittais plus.

Mais on ne se joue pas de la mort impunément. On n'étouffe pas ses faiblesses et ses peurs sans conséquences. On ne réprime pas ses instincts les plus vitaux sans répercussions.

A quatorze ans mon parcours allait s'achever à des milliers de kilomètres de Beyrouth dans un pays que je ne connaissais pas.

Là-derrrière les murs d'une chambre d'hôpital dans un état grave des médecins Français

S'acharnaient à donner à un robot un sens à la vie.

En un sens la guerre avait gagné. Elle avait gagné la guerre.

L'ENFANT SOLDAT

Je suis née en 1964 au Liban, une terre que l'on dit bénie des dieux mais qui n'a fait que

Le fruit de leurs querelles.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, leur parcours est ponctué par le bruit des rafales Automatiques...ma première image est celle d'une chambre obscure aux volets fermés Je ne saurais y mettre une date précise mais l'image esquissée est déjà pour moi celle D'un pays au pouvoir affaiblit et vulnérable. Bien sur ce n'est pas encore la guerre a proprement Dire mais un enchainement incessant de vendetta, de règlements de compte aux revendications Claniques d'un système patriarcal sclérosé.

J'apprends à repérer dans la nuit la trajectoire des balles a leur sifflement. J'apprends aussi à baisser La tête et raser les murs quand une altercation virulente oppose deux personnes de lignée différente.

Tous ces messages envoyés tous je les avais déjà captés dans mon village natal. Beyrouth bien sur c'était encore différent. Mais le Beyrouth des années 1960-1970 c'était aussi La guerre israélo-arabe et les conséquences qui en découlent pour mon petit pays.

1975, j'ai onze ans, la guerre éclate. Je me souviens encore de ce 13 Avril ou une fusillade sanglante

Avait généré une succession de round meurtriers. Dessinant des lignes de démarcation et plaçant des

Zones entières sous l'influence des forces en action.

Désormais, le paysage change. Les barricades se dressent à chaque coin de rue. Les visages se camoufle

Derrière des cagoules.

La carte d'identité se réduit à un carton dont on s'en revendique pour mieux la piétinée.

Cette fois ci (R.P.G) (Kalachnikov) Fusils (MAO) tirs de (D.C.A.) fusils(M16) (DOUTCHKA) rythment Le quotidien.

A onze ans je voyais déjà mes premiers cadavres...Mutilés, Décapités, Démembres, ils avaient été Eté largues derrière un camion sanglante trophée de miliciens en mal de gloire. Jette en pâture à la foule

En colère. Vulgaires morceaux de viande sur l'étal de la boucherie des règlements de compte.

L'école avait fermé ses portes et ma vie se déroulait sous la poudrière des mortiers. Mon lieu d'habitat

Etant situe sur la zone de démarcation séparant l'est de la capitale de l'ouest.

Mon père était en voyage. Ma mère ayant à sa charge sa propre mère malade la veillait dans un hôpital

Situe à proximité.

J'étais libre. Pas d'école, et une amie. Une petite voisine avec laquelle je partageais mon temps.

Les décombres des immeubles détruits ou abandonnes nous servaient de terrain de jeux.

Douilles de balles et morceaux d'obus ne recelaient plus de secrets pour nous. Nous les différencions Les identifions, les reconnaissons tous.

Chacun avec ses morbides particularités finissait dans notre collection.

Mais il y avait autre chose qui nous intriguaient.

Dans une école publique, à proximité de la permanence du parti, émanaient souvent des slogans Militaires scandés par des voix enfantines.

La tentation était grande. Pourquoi laisser la guerre s'accaparer le privilège de la primauté du sexe Masculin. Armées de notre insolence et de notre inconscience, nous gagnâmes le lieu d'entraînement

De ceux que l'on appelle les lionceaux du parti.

J'avais douze ans, une multitude de gamins de notre âge tors nu et pantalon de treillis militaires

S'exerçaient à la manipulation des armes sous l'œil vigilant d'un milicien. Ils étaient tous très

Jeunes âgés entre huit et douze ans. Les plus âgés avaient déjà égrenés leurs armes sur les tranchées

De Beyrouth.

A croire que les militaires en quête de chair a canon recrutait dans les pouponnières de Beyrouth.

Cheveux courts, shorts délavés, tennis usés jusqu'aux lacets, mon amie et moi ressemblons à s'y méprendre à deux jeunes garçons. Pour entrer officiellement dans le parti il fallait donner sa date de naissance, son lieu d'habitat, son prénom et son nom et évidemment comme cela allait de soi partout dans ce pays être un garçon. Mon prénom écorche du bout des lèvres fit grincer bien des dents et jaillir des sourires moqueurs... Méprisants.

Cependant, face à notre entêtement et notre insistance ainsi que notre détermination farouche la digue céda. Nous fîmes officiellement parti des lionceaux. Il fallait passer par le stade de l'entraînement physique, apprendre des réflexes élémentaires comme sauter d'un camion en marche élevé et grâce à une roulade qu'ils appelaient (roulis-bouli) se relever avec le fusil chargé et atteindre un endroit sécurisé. Il fallait soumettre l'endurance à l'épreuve, développer la capacité à supporter la faim, la soif la fatigue tout ceci n'étant que le prélude et devra être porté à son paroxysme sur les champs de bataille.

Ce qui me marqua le plus se furent les humiliations gratuites et constantes. Les coups de ceinture copieusement distribués. Le fait de devoir ramper durant des heures sur des monticules de cailloux qui nous écorchaient les coudes et les genoux. Ou encore maintenir dans la bouche de manière illimitée du sable et des pierres. Tout ceci était justifié par la milice. C'était pour se préparer aux affrontements des combats à venir. C'était pour mieux lutter contre la faiblesse. C'était pour ne pas fléchir, c'était pour mieux tolérer les privations et la douleur et des émotions incompatibles avec un bon milicien. Elles pourraient perturber l'efficacité de ses capacités une fois en exercice. Ma position était délicate du fait de mon identité sexuelle, quand la pression de la force échouait à faire fléchir les plus téméraires des jeunes lionceaux devant des exercices périlleux tout de suite la réplique fusait ironique et provocatrice.

Maya montre leurs à toi. Puis s'ensuivait, ce qu'une fille peut accomplir vous n'en êtes même pas capables. Évidemment je m'exécutais mais j'étouffais la peur et taisait la souffrance. Pourtant j'étais fière d'appartenir au parti, je me taillais enfin une place dans cet univers machiste. Alors que dans notre village d'origine mon frère était partout prioritaire même au sein de la famille.

Et puis j'attendais avec impatience les samedis. Tous les lionceaux des différentes permanences se réunissaient des quatre coins de Beyrouth où le parti avait tracé notre domaine. Sur fond de chansons patriotiques et d'hymne libanais des hommes aux grades élevés armes prêtes. La parole. Des bribes, des phrases, des mots qui me grisaient me reviennent encore. (Vous êtes les fleurs de l'avenir du Liban) (Les martyrs ne craignent pas la mort) (Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux) À douze ans défendre une cause c'était un peu changer le monde. Avoir une arme c'était le posséder. À mon âge la haine éprouvée envers l'ennemi et attisée par la milice n'était pas à proprement parler de la haine mais une sorte de révolte impuissante désespérée même quand le déluge des obus de l'adversaire s'abattait sur nous. Mais la milice n'avait pas réussi à détruire un sentiment ancien et profondément ancré en moi. L'amour des animaux une affection partagée avec mon amie.

Souvent des chatons terrorisés soutirés à la cruauté déjà aiguisée des jeunes lionceaux aboutissaient entre nos mains. Notre bonheur n'avait plus de bornes. Serrés entre nos bras, blottis sous nos tee-shirts nous les écoutions émerveillés ronronner. Le temps d'une caresse et l'échelle des valeurs basculait. Un monde nouveau s'ouvrait à nous

Un monder régit par l'amour inconditionnel envers les plus fragiles et les plus vulnérables des créatures.

J'étais submergée par un sentiment de responsabilités, de force, de protection inégalable.

L'entraînement portait progressivement ses fruits. Il m'aidait à lutter contre mes sensations.

La faim, la peur, je les avais tous domptés, la mort je ne la craignais plus. Quand les obus s'abattaient je sillonnais les ruelles désertées ivre à l'appel du danger.

J'avais étouffé mes larmes, réprimés mes sourires, acquis cette maturité précoce qu'engendre la souffrance.

Quand à mon appartenance sexuelle je l'avais rejeté, piétinée, camouflée par des vêtements masculins

Que je ne quittais plus.

Mais on ne se joue pas de la mort impunément. On n'étouffe pas ses faiblesses et ses peurs sans conséquences. On ne réprime pas ses instincts les plus vitaux sans répercussions.

À quatorze ans mon parcours allait s'achever à des milliers de kilomètres de Beyrouth dans un pays que je ne connaissais pas.

Là-dérrière les murs d'une chambre d'hôpital dans un état grave des médecins Français

S'acharnaient à donner à un robot un sens à la vie.

En un sens la guerre avait gagné. Elle avait gagné la guerre.

L'ENFANT SOLDAT

Je suis née en 1964 au Liban, une terre que l'on dit bénie des dieux mais qui n'a fait que le fruit de leurs querelles.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, leur parcours est ponctué par le bruit des rafales automatiques...ma première image est celle d'une chambre obscure aux volets fermés

Je ne saurais y mettre une date précise mais l'image esquissée est déjà pour moi celle

D'un pays au pouvoir affaibli et vulnérable. Bien sûr ce n'est pas encore la guerre à proprement

Dire mais un enchaînement incessant de vendetta, de règlements de compte aux revendications claniques d'un système patriarcal sclérosé.

J'apprends à repérer dans la nuit la trajectoire des balles à leur sifflement. J'apprends aussi à baisser la tête et raser les murs quand une altercation virulente oppose deux personnes de lignée différente.

Tous ces messages envoyés tous je les avais déjà captés dans mon village natal.

Beyrouth bien sûr c'était encore différent. Mais le Beyrouth des années 1960-1970 c'était aussi

La guerre israélo-arabe et les conséquences qui en découlent pour mon petit pays.

1975, j'ai onze ans, la guerre éclate. Je me souviens encore de ce 13 Avril où une fusillade sanglante

Avait généré une succession de round meurtriers. Dessinant des lignes de démarcation et plaçant des

Zones entières sous l'influence des forces en action.

Désormais, le paysage change. Les barricades se dressent à chaque coin de rue. Les visages se camoufle

Dérrière des cagoules.

La carte d'identité se réduit à un carton dont on s'en revendique pour mieux la piétinée.

Cette fois-ci (R.P.G) (Kalachnikov) Fusils (MAO) tirs de (D.C.A.) fusils(M16) (DOUTCHKA) rythment

Le quotidien.

À onze ans je voyais déjà mes premiers cadavres...Mutilés, Décapités, Démembres, ils avaient été étés largues derrière un camion sanglant trophée de miliciens en mal de gloire. Jette en pâture à la foule

En colère. Vulgaires morceaux de viande sur l'étal de la boucherie des règlements de compte.

L'école avait fermé ses portes et ma vie se déroulait sous la poudrière des mortiers. Mon lieu d'habitat

Etant situé sur la zone de démarcation séparant l'est de la capitale de l'ouest.
Mon père était en voyage. Ma mère ayant à sa charge sa propre mère malade la veillait dans un hôpital
Situé à proximité.
J'étais libre. Pas d'école, et une amie. Une petite voisine avec laquelle je partageais mon temps.
Les décombres des immeubles détruits ou abandonnés nous servaient de terrain de jeux.
Douilles de balles et morceaux d'obus ne recelaient plus de secrets pour nous. Nous les différencions
Les identifions, les reconnaissons tous.
Chacun avec ses morbides particularités finissait dans notre collection.

Mais il y avait autre chose qui nous intriguait.
Dans une école publique, à proximité de la permanence du parti, émanaient souvent des slogans
Militaires scandés par des voix enfantines.
La tentation était grande. Pourquoi laisser la guerre s'accaparer le privilège de la primauté du sexe
Masculin. Armées de notre insolence et de notre inconscience, nous gagnâmes le lieu
d'entraînement
De ceux que l'on appelle les lionceaux du parti.
J'avais douze ans, une multitude de gamins de notre âge tors nu et pantalon de treillis militaires
S'exerçaient à la manipulation des armes sous l'œil vigilant d'un milicien. Ils étaient tous très
Jeunes âgés entre huit et douze ans. Les plus âgés avaient déjà égrenés leurs armes sur les
tranchées
De Beyrouth.
A croire que les militaires en quête de chair à canon recrutèrent dans les pouponnières de Beyrouth.

Cheveux courts, shorts délavés, tennis usés jusqu'aux lacets, mon amie et moi ressemblons
A s'y méprendre à deux jeunes garçons. Pour entrer officiellement dans le parti il fallait donner
Sa date de naissance, son lieu d'habitat, son prénom et son nom et évidemment comme cela
Allait de soi partout dans ce pays être un garçon.
Mon prénom écorche du bout des lèvres fit grincer bien des dents et jaillir des sourires moqueurs....
Méprisants.
Cependant, face à notre entêtement et notre insistance ainsi que notre détermination farouche
La digue céda. Nous fîmes officiellement parti des lionceaux.
Il fallait passer par le stade de l'entraînement physique, apprendre des réflexes élémentaires
Comme sauter d'un camion en marche élevé et grâce à une roulade qu'ils appelaient (roulis-bouli)
Se relever avec le fusil chargé et atteindre un endroit sécurisé
Il fallait soumettre l'endurance à l'épreuve, développer la capacité à supporter la faim, la soif
La fatigue tout ceci n'étant que le prélude et devra être porté à son paroxysme sur les champs
De bataille.
Ce qui me marqua le plus se furent les humiliations gratuites et constantes.
Les coups de ceinture copieusement distribués. Le fait de devoir ramper durant des heures
Sur des monticules de cailloux qui nous écorchaient les coudes et les genoux.
Ou encore maintenir dans la bouche de manière illimitée du sable et des pierres.
Tout ceci était justifié par la milice. C'était pour se préparer aux affrontements des combats à venir.
C'était pour mieux lutter contre la faiblesse.
C'était pour ne pas fléchir, c'était pour mieux tolérer les privations et la douleur et des émotions
Incompatibles avec un bon milicien Elles pourraient perturber l'efficacité de ses capacités
Une fois en exercice. Ma position était délicate du fait de mon identité sexuelle, quand
La pression de la force échouait à faire fléchir les plus téméraires des jeunes lionceaux
Devant des exercices périlleux tout de suite la réplique fusait ironique et provocatrice.

Maya montre leurs ailes à toi. Puis s'ensuivait, ce qu'une fille peut accomplir vous n'en êtes même
Pas capables.
Évidemment je m'exécutais mais j'étouffais la peur et taisais la souffrance.
Pourtant j'étais fière d'appartenir au parti, je me taillais enfin une place dans cet univers machiste.
Alors que dans notre village d'origine mon frère était partout prioritaire même au sein de la famille.

Et puis j'attendais avec impatience les samedis. Tous les lionceaux des différentes permanences Se réunissaient des quatre coins de Beyrouth ou le parti avait tracé notre domaine. Sur fond de chansons patriotiques et d'hymne libanais des hommes aux grades élevés armes prenaient La parole. Des bribes, des phrases, des mots qui me grisait me reviennent encore. (Vous êtes les fleurs de l'avenir du Liban) (les martyrs ne craignent pas la mort) (Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux) A douze ans défendre une cause c'était un peu changer le monde. Avoir une arme c'était le posséder. A mon âge la haine éprouvée envers l'ennemi et attisée par la milice n'était pas à proprement parler De la haine mais une sorte de révolte impuissante désespérée même quand le déluge des obus de L'adversaire s'abattait sur nous. Mais la milice n'avait pas réussi à détruire un sentiment ancien et profondément ancré en moi L'amour des animaux une affection partagée avec mon amie.

Souvent des chatons terrorisés soutires à la cruauté déjà aiguisée des jeunes lionceaux aboutissaient Entre nos mains. Notre bonheur n'avait plus de Born. Serrés entre nos bras, blottis sous nos tee shirts nous les écoutions Emerveilles ronronner. Le temps d'une caresse et l'échelle des valeurs basculait. Un monde nouveau s'ouvrait à nous Un monde régi par l'amour inconditionnel envers les plus fragiles et les plus vulnérables des créatures. J'étais submergée par un sentiment de responsabilités, de force, de protection inégalable.

L'entraînement portait progressivement ses fruits. Il m'aidait à lutter contre mes sensations. La faim, la peur, je les avais tous domptés, la mort je ne la craignais plus. Quand les obus s'abattaient je sillonnais les ruelles désertées ivre à l'appel du danger. J'avais étouffé mes larmes, réprimés mes sourires, acquis cette maturité précoce qu'engendre La souffrance. Quand a mon appartenance sexuelle je l'avais rejeté, piétinée, camouflée par des vêtements masculins Que je ne quittais plus. Mais on ne se joue pas de la mort impunément. On n'étouffe pas ses faiblesses et ses peurs sans Conséquences. On ne réprime pas ses instincts les plus vitaux sans répercussions.

A quatorze ans mon parcours allait s'achever à des milliers de Kilomètres de Beyrouth dans un pays Que je ne connaissais pas. Là-dedans les murs d'une chambre d'hôpital dans un état grave des médecins Français S'acharnaient à donner à un robot un sens à la vie. En un sens la guerre avait gagné. Elle avait gagné la guerre.

L'ENFANT SOLDAT

Je suis née en 1964 au Liban, une terre que l'on dit bénie des dieux mais qui n'a fait que Le fruit de leurs querelles. Aussi loin que remontent mes souvenirs, leur parcours est ponctué par le bruit des rafales Automatiques...ma première image est celle d'une chambre obscure aux volets fermés Je ne saurais y mettre une date précise mais l'image esquissée est déjà pour moi celle D'un pays au pouvoir affaibli et vulnérable. Bien sûr ce n'est pas encore la guerre à proprement Dire mais un enchaînement incessant de vendetta, de règlements de compte aux revendications Claniques d'un système patriarcal sclérosé. J'apprends à repérer dans la nuit la trajectoire des balles à leur sifflement. J'apprends aussi à baisser La tête et raser les murs quand une altercation virulente oppose deux personnes de lignée

différente.

Tous ces messages envoyés tous je les avais déjà captés dans mon village natal.

Beyrouth bien sûr c'était encore différent. Mais le Beyrouth des années 1960-1970 c'était aussi

La guerre israélo-arabe et les conséquences qui en découlent pour mon petit pays.

1975, j'ai onze ans, la guerre éclate. Je me souviens encore de ce 13 Avril ou une fusillade sanglante

Avait généré une succession de round meurtriers. Dessinant des lignes de démarcation et plaçant des

Zones entières sous l'influence des forces en action.

Désormais, le paysage change. Les barricades se dressent à chaque coin de rue. Les visages se camoufle

Derrière des cagoules.

La carte d'identité se réduit à un carton dont on s'en revendique pour mieux la piétinée.

Cette fois-ci (R.P.G) (Kalachnikov) Fusils (MAO) tirs de (D.C.A.) fusils (M16) (DOUTCHKA) rythment le quotidien.

A onze ans je voyais déjà mes premiers cadavres...Mutilés, Décapités, Démembres, ils avaient été étés largués derrière un camion sanglant trophée de miliciens en mal de gloire. Jette en pâture à la foule

En colère. Vulgaires morceaux de viande sur l'étal de la boucherie des règlements de compte.

L'école avait fermé ses portes et ma vie se déroulait sous la poudrière des mortiers. Mon lieu d'habitat

Etant située sur la zone de démarcation séparant l'est de la capitale de l'ouest.

Mon père était en voyage. Ma mère ayant à sa charge sa propre mère malade la veillait dans un hôpital

Située à proximité.

J'étais libre. Pas d'école, et une amie. Une petite voisine avec laquelle je partageais mon temps.

Les décombres des immeubles détruits ou abandonnés nous servaient de terrain de jeux.

Douilles de balles et morceaux d'obus ne recelaient plus de secrets pour nous. Nous les différencions

Les identifions, les reconnaissons tous.

Chacun avec ses morbides particularités finissait dans notre collection.

Mais il y avait autre chose qui nous intriguait.

Dans une école publique, à proximité de la permanence du parti, émanaient souvent des slogans militaires scandés par des voix enfantines.

La tentation était grande. Pourquoi laisser la guerre s'accaparer le privilège de la primauté du sexe masculin. Armées de notre insolence et de notre inconscience, nous gagnâmes le lieu d'entraînement

De ceux que l'on appelle les lionceaux du parti.

J'avais douze ans, une multitude de gamins de notre âge tors nus et pantalons de treillis militaires

S'exerçaient à la manipulation des armes sous l'œil vigilant d'un milicien. Ils étaient tous très

Jeunes âgés entre huit et douze ans. Les plus âgés avaient déjà égrenés leurs armes sur les tranchées

De Beyrouth.

A croire que les militaires en quête de chair à canon recrutèrent dans les pouponnières de Beyrouth.

Cheveux courts, shorts délavés, tennis usés jusqu'aux lacets, mon amie et moi ressemblions

A s'y méprendre à deux jeunes garçons. Pour entrer officiellement dans le parti il fallait donner

Sa date de naissance, son lieu d'habitat, son prénom et son nom et évidemment comme cela

Allait de soi partout dans ce pays être un garçon.

Mon prénom écorché du bout des lèvres fit grincer bien des dents et jaillir des sourires moqueurs.... Méprisants.

Cependant, face à notre entêtement et notre insistance ainsi que notre détermination farouche

La digue céda. Nous fîmes officiellement parti des lionceaux.

Il fallait passer par le stade de l'entraînement physique, apprendre des réflexes élémentaires
Comme sauter d'un camion en marche élevé et grâce à une roulade qu'ils appelaient (roulis-bouli)
Se relever avec le fusil chargé et atteindre un endroit sécurisé
Il fallait soumettre l'endurance à l'épreuve, développer la capacité à supporter la faim, la soif
La fatigue tout ceci n'étant que le prélude et devra être portée à son paroxysme sur les champs
De bataille.

Ce qui me marqua le plus se furent les humiliations gratuites et constantes.
Les coups de ceinture copieusement distribués. Le fait de devoir ramper durant des heures
Sur des monticules de cailloux qui nous écorchaient les coudes et les genoux.
Ou encore maintenir dans la bouche de manière illimitée du sable et des pierres.
Tout ceci était justifié par la milice. C'était pour se préparer aux affrontements des combats à venir.
C'était pour mieux lutter contre la faiblesse.
C'était pour ne pas fléchir, c'était pour mieux tolérer les privations et la douleur et des émotions
Incompatibles avec un bon milicien. Elles pourraient perturber l'efficacité de ses capacités
Une fois en exercice. Ma position était délicate du fait de mon identité sexuelle, quand
La pression de la force échouait à faire fléchir les plus téméraires des jeunes lionceaux
Devant des exercices périlleux tout de suite la réplique fusait ironique et provocatrice.

Maya montre leurs ailes à toi. Puis s'ensuivait, ce qu'une fille peut accomplir vous n'en êtes même
Pas capables.
Évidemment je m'exécutais mais j'étouffais la peur et taisais la souffrance.
Pourtant j'étais fier d'appartenir au parti, je me taillais enfin une place dans cet univers machiste.
Alors que dans notre village d'origine mon frère était partout prioritaire même au sein de la famille.

Et puis j'attendais avec impatience les samedis. Tous les lionceaux des différentes permanences
Se réunissaient des quatre coins de Beyrouth où le parti avait tracé notre domaine.
Sur fond de chansons patriotiques et d'hymne libanais des hommes aux grades élevés armes
prenaient
La parole. Des bribes, des phrases, des mots qui me grisait me reviennent encore.
(Vous êtes les fleurs de l'avenir du Liban) (Les martyrs ne craignent pas la mort)
(Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux)
À douze ans défendre une cause c'était un peu changer le monde. Avoir une arme c'était le
posséder.
À mon âge la haine éprouvée envers l'ennemi et attisée par la milice n'était pas à proprement parler
De la haine mais une sorte de révolte impuissante désespérée même quand le déluge des obus de
L'adversaire s'abattait sur nous.
Mais la milice n'avait pas réussi à détruire un sentiment ancien et profondément ancré en moi
L'amour des animaux une affection partagée avec mon amie.

Souvent des chatons terrorisés soutiraient à la cruauté déjà aiguisée des jeunes lionceaux
aboutissaient
Entre nos mains.
Notre bonheur n'avait plus de bornes. Serrés entre nos bras, blottis sous nos tee-shirts nous les
écoutions
Émerveillés ronronner.
Le temps d'une caresse et l'échelle des valeurs basculait. Un monde nouveau s'ouvrait à nous
Un monde régi par l'amour inconditionnel envers les plus fragiles et les plus vulnérables des
créatures.
J'étais submergée par un sentiment de responsabilités, de force, de protection inégalable.

L'entraînement portait progressivement ses fruits. Il m'aidait à lutter contre mes sensations.
La faim, la peur, je les avais tous domptés, la mort je ne la craignais plus. Quand les obus
s'abattaient je sillonnais les ruelles désertées ivre à l'appel du danger.
J'avais étouffé mes larmes, réprimés mes sourires, acquis cette maturité précoce qu'engendre
La souffrance.

Quand a mon appartenance sexuelle je l'avais rejeté, piétinée, camouflée par des vêtements masculins

Que je ne quittais plus.

Mais on ne se joue pas de la mort impunément. On n'étouffe pas ses faiblesses et ses peurs sans Conséquences. On ne réprime pas ses instincts les plus vitaux sans répercussions.

A quatorze ans mon parcours allait s'achever a des milliers de Kilomètres de Beyrouth dans un pays Que je ne connaissais pas.

Là-derrrière les murs d'une chambre d'hôpital dans un état grave des médecins Français

S'acharnaient à donner à un robot un sens à la vie.

En un sens la guerre avait gagné. Elle avait gagné la guerre.

L'ENFANT SOLDAT

Je suis née en 1964 au Liban, une terre que l'on dit bénie des dieux mais qui n'a fait que Le fruit de leurs querelles.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, leur parcours est ponctué par le bruit des rafales

Automatiques...ma première image est celle d'une chambre obscure aux volets fermés

Je ne saurais y mettre une date précise mais l'image esquissée est déjà pour moi celle

D'un pays au pouvoir affaibli et vulnérable. Bien sur ce n'est pas encore la guerre a proprement

Dire mais un enchainement incessant de vendetta, de règlements de compte aux revendications

Claniques d'un système patriarcal sclérosé.

J'apprends à repérer dans la nuit la trajectoire des balles a leur sifflement. J'apprends aussi à baisser

La tête et raser les murs quand une altercation virulente oppose deux personnes de lignée différente.

Tous ces messages envoyés tous je les avais déjà captés dans mon village natal.

Beyrouth bien sur c'était encore différent. Mais le Beyrouth des années 1960-1970 c'était aussi

La guerre israélo-arabe et les conséquences qui en découlent pour mon petit pays.

1975, j'ai onze ans, la guerre éclate. Je me souviens encore de ce 13 Avril ou une fusillade sanglante

Avait généré une succession de round meurtriers. Dessinant des lignes de démarcation et plaçant des

Zones entières sous l'influence des forces en action.

Désormais, le paysage change. Les barricades se dressent à chaque coin de rue. Les visages se camoufle

Derrière des cagoules.

La carte d'identité se réduit à un carton dont on s'en revendique pour mieux la piétinée.

Cette fois ci (R.P.G) (Kalachnikov) Fusils (MAO) tirs de (D.C.A.) fusils(M16) (DOUTCHKA) rythment

Le quotidien.

A onze ans je voyais déjà mes premiers cadavres...Mutilés, Décapités, Démembres, ils avaient été

Été largues derrière un camion sanglante trophée de miliciens en mal de gloire. Jette en pâture à la foule

En colère. Vulgaires morceaux de viande sur l'étal de la boucherie des règlements de compte.

L'école avait fermé ses portes et ma vie se déroulait sous la poudrière des mortiers. Mon lieu d'habitat

Etant situe sur la zone de démarcation séparant l'est de la capitale de l'ouest.

Mon père était en voyage. Ma mère ayant à sa charge sa propre mère malade la veillait dans un hôpital

Situe à proximité.

J'étais libre. Pas d'école, et une amie. Une petite voisine avec laquelle je partageais mon temps.

Les décombres des immeubles détruits ou abandonnés nous servaient de terrain de jeux.

Douilles de balles et morceaux d'obus ne recelaient plus de secrets pour nous. Nous les différencions

Les identifiions, les reconnaissons tous.

Chacun avec ses morbides particularités finissait dans notre collection.

Mais il y avait autre chose qui nous intriguaient.

Dans une école publique, à proximité de la permanence du parti, émanaient souvent des slogans Militaires scandés par des voix enfantines.

La tentation était grande. Pourquoi laisser la guerre s'accaparer le privilège de la primauté du sexe Masculin. Armées de notre insolence et de notre inconscience, nous gagnâmes le lieu d'entraînement

De ceux que l'on appelle les lionceaux du parti.

J'avais douze ans, une multitude de gamins de notre âge tors nu et pantalon de treillis militaires S'exerçaient à la manipulation des armes sous l'œil vigilant d'un milicien. Ils étaient tous très Jeunes âgés entre huit et douze ans. Les plus âgés avaient déjà égrenés leurs armes sur les tranchées

De Beyrouth.

A croire que les militaires en quête de chair à canon recrutait dans les pouponnières de Beyrouth.

Cheveux courts, shorts délavés, tennis usés jusqu'aux lacets, mon amie et moi ressemblons

A s'y méprendre à deux jeunes garçons. Pour entrer officiellement dans le parti il fallait donner Sa date de naissance, son lieu d'habitat, son prénom et son nom et évidemment comme cela Allait de soi partout dans ce pays être un garçon.

Mon prénom écorche du bout des lèvres fit grincer bien des dents et jaillir des sourires moqueurs.... Méprisants.

Cependant, face à notre entêtement et notre insistance ainsi que notre détermination farouche La digue céda. Nous fîmes officiellement parti des lionceaux.

Il fallait passer par le stade de l'entraînement physique, apprendre des réflexes élémentaires Comme sauter d'un camion en marche élevé et grâce à une roulade qu'ils appelaient(roulis-bouli) Se relevé avec le fusil chargé et atteindre un endroit sécurisé

Il fallait soumettre l'endurance à l'épreuve, développer la capacité à supporter la faim, la soif La fatigue tout ceci n'étant que le prélude et devra être porté à son paroxysme sur les champs De bataille.

Ce qui me marqua le plus se furent les humiliations gratuites et constantes.

Les coups de ceinture copieusement distribués. Le fait de devoir ramper durant des heures Sur des monticules de cailloux qui nous écorchaient les coudes et les genoux.

Ou encore maintenir dans la bouche de manière illimitée du sable et des pierres.

Tout ceci était justifié par la milice. C'était pour se préparer aux affrontements des combats à venir.

C'était pour mieux lutter contre la faiblesse.

C'était pour ne pas fléchir, c'était pour mieux tolérer les privations et la douleur et des émotions

Incompatibles avec un bon milicien Elles pourraient perturber l'efficacité de ses capacités

Une fois en exercice. Ma position était délicate du fait de mon identité sexuelle, quand

La pression de la force échouait à faire fléchir les plus téméraires des jeunes lionceaux

Devant des exercices périlleux tout de suite la réplique fusait ironique et provocatrice.

Maya montre leurs à toi. Puis s'ensuivait, ce qu'une fille peut accomplir vous n'en êtes même Pas capables.

Evidemment je m'exécutais mais j'étouffais la peur et taisait la souffrance.

Pourtant j'étais fier d'appartenir au parti, je me taillais enfin une place dans cet univers machiste.

Alors que dans notre village d'origine mon frère était partout prioritaire même au sein de la famille.

Et puis j'attendais avec impatience les samedis. Tous les lionceaux des différentes permanences Se réunissaient des quatre coins de Beyrouth ou le parti avait tracé notre domaine.

Sur fond de chansons patriotiques et d'hymne libanais des hommes aux grades élevés armes prenaient

La parole. Des bribes, des phrases, des mots qui me grisait me reviennent encore.

(Vous êtes les fleurs de l'avenir du Liban) (Les martyrs ne craignent pas la mort)

(Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux)

À douze ans défendre une cause c'était un peu changer le monde. Avoir une arme c'était le

posséder.

A mon âge la haine éprouvée envers l'ennemi et attisée par la milice n'était pas à proprement parler De la haine mais une sorte de révolte impuissante désespérée même quand le déluge des obus de L'adversaire s'abattait sur nous.

Mais la milice n'avait pas réussi à détruire un sentiment ancien et profondément ancre en moi L'amour des animaux une affection partagée avec mon amie.

Souvent des chatons terrorisés soutires à la cruauté déjà aiguisée des jeunes lionceaux aboutissaient

Entre nos mains.

Notre bonheur n'avait plus de Born. Serrés entre nos bras, blottis sous nos tee shirts nous les écoutions

Emerveilles ronronner.

Le temps d'une caresse et l'échelle des valeurs basculait. Un monde nouveau s'ouvrait à nous Un monde régit par l'amour inconditionnel envers les plus fragiles et les plus vulnérables des créatures.

J'étais submergée par un sentiment de responsabilités, de force, de protection inégalable.

L'entraînement portait progressivement ses fruits. Il m'aidait à lutter contre mes sensations.

La faim, la peur, je les avais tous domptés, la mort je ne la craignais plus. Quand les obus s'abattaient je sillonnais les ruelles désertées ivre à l'appel du danger.

J'avais étouffé mes larmes, réprimés mes sourires, acquis cette maturité précoce qu'engendre La souffrance.

Quand a mon appartenance sexuelle je l'avais rejeté, piétinée, camouflée par des vêtements masculins

Que je ne quittais plus.

Mais on ne se joue pas de la mort impunément. On n'étouffe pas ses faiblesses et ses peurs sans Conséquences. On ne réprime pas ses instincts les plus vitaux sans répercussions.

A quatorze ans mon parcours allait s'achever à des milliers de Kilomètres de Beyrouth dans un pays Que je ne connaissais pas.

Là-dérrière les murs d'une chambre d'hôpital dans un état grave des médecins Français

S'acharnaient à donner à un robot un sens à la vie.

En un sens la guerre avait gagné. Elle avait gagné la guerre.

L'ENFANT SOLDAT

Je suis née en 1964 au Liban, une terre que l'on dit bénie des dieux mais qui n'a fait que Le fruit de leurs querelles.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, leur parcours est ponctué par le bruit des rafales Automatiques...ma première image est celle d'une chambre obscure aux volets fermés

Je ne saurais y mettre une date précise mais l'image esquissée est déjà pour moi celle

D'un pays au pouvoir affaibli et vulnérable. Bien sûr ce n'est pas encore la guerre à proprement

Dire mais un enchaînement incessant de vendetta, de règlements de compte aux revendications

Claniques d'un système patriarcal sclérosé.

J'apprends à repérer dans la nuit la trajectoire des balles à leur sifflement. J'apprends aussi à baisser La tête et raser les murs quand une altercation virulente oppose deux personnes de lignée différente.

Tous ces messages envoyés tous je les avais déjà captés dans mon village natal.

Beyrouth bien sûr c'était encore différent. Mais le Beyrouth des années 1960-1970 c'était aussi

La guerre israélo-arabe et les conséquences qui en découlent pour mon petit pays.

1975, j'ai onze ans, la guerre éclate. Je me souviens encore de ce 13 Avril ou une fusillade sanglante

Avait généré une succession de round meurtriers. Dessinant des lignes de démarcation et plaçant des

Zones entières sous l'influence des forces en action.

Désormais, le paysage change. Les barricades se dressent à chaque coin de rue. Les visages se camoufle

Derrière des cagoules.

La carte d'identité se réduit à un carton dont on s'en revendique pour mieux la piétinée.

Cette fois ci (R.P.G) (Kalachnikov) Fusils (MAO) tirs de (D.C.A.) fusils(M16) (DOUTCHKA) rythment Le quotidien.

A onze ans je voyais déjà mes premiers cadavres...Mutilés, Décapités, Démembres, ils avaient été Eté largues derrière un camion sanglante trophée de miliciens en mal de gloire. Jette en pâture à la foule

En colère. Vulgaires morceaux de viande sur l'étal de la boucherie des règlements de compte.

L'école avait fermé ses portes et ma vie se déroulait sous la poudrière des mortiers. Mon lieu d'habitat

Etant située sur la zone de démarcation séparant l'est de la capitale de l'ouest.

Mon père était en voyage. Ma mère ayant à sa charge sa propre mère malade la veillait dans un hôpital

Située à proximité.

J'étais libre. Pas d'école, et une amie. Une petite voisine avec laquelle je partageais mon temps.

Les décombres des immeubles détruits ou abandonnés nous servaient de terrain de jeux.

Douilles de balles et morceaux d'obus ne recelaient plus de secrets pour nous. Nous les différencions Les identifiions, les reconnaissons tous.

Chacun avec ses morbides particularités finissait dans notre collection.

Mais il y avait autre chose qui nous intriguaient.

Dans une école publique, à proximité de la permanence du parti, émanaient souvent des slogans Militaires scandés par des voix enfantines.

La tentation était grande. Pourquoi laisser la guerre s'accaparer le privilège de la primauté du sexe Masculin. Armées de notre insolence et de notre inconscience, nous gagnâmes le lieu d'entraînement

De ceux que l'on appelle les lionceaux du parti.

J'avais douze ans, une multitude de gamins de notre âge tors nu et pantalon de treillis militaires

S'exerçaient à la manipulation des armes sous l'œil vigilant d'un milicien. Ils étaient tous très

Jeunes âgés entre huit et douze ans. Les plus âgés avaient déjà égrenés leurs armes sur les tranchées

De Beyrouth.

A croire que les militaires en quête de chair à canon recrutait dans les pouponnières de Beyrouth.

Cheveux courts, shorts délavés, tennis usés jusqu'aux lacets, mon amie et moi ressemblons

A s'y méprendre à deux jeunes garçons. Pour entrer officiellement dans le parti il fallait donner

Sa date de naissance, son lieu d'habitat, son prénom et son nom et évidemment comme cela

Allait de soi partout dans ce pays être un garçon.

Mon prénom écorche du bout des lèvres fit grincer bien des dents et jaillir des sourires moqueurs.... Méprisants.

Cependant, face à notre entêtement et notre insistance ainsi que notre détermination farouche La digue céda. Nous fîmes officiellement parti des lionceaux.

Il fallait passer par le stade de l'entraînement physique, apprendre des réflexes élémentaires

Comme sauter d'un camion en marche élevé et grâce à une roulade qu'ils appelaient(roulis-bouli)

Se relevé avec le fusil chargé et atteindre un endroit sécurisé

Il fallait soumettre l'endurance à l'épreuve, développer la capacité à supporter la faim, la soif

La fatigue tout ceci n'étant que le prélude et devra être porté à son paroxysme sur les champs

De bataille.

Ce qui me marqua le plus se furent les humiliations gratuites et constantes.

Les coups de ceinture copieusement distribués. Le fait de devoir ramper durant des heures

Sur des monticules de cailloux qui nous écorchaient les coudes et les genoux.

Ou encore maintenir dans la bouche de manière illimitée du sable et des pierres.
Tout ceci était justifié par la milice. C'était pour se préparer aux affrontements des combats à venir.
C'était pour mieux lutter contre la faiblesse.
C'était pour ne pas fléchir, c'était pour mieux tolérer les privations et la douleur et des émotions
Incompatibles avec un bon milicien Elles pourraient perturber l'efficacité de ses capacités
Une fois en exercice. Ma position était délicate du fait de mon identité sexuelle, quand
La pression de la force échouait à faire fléchir les plus téméraires des jeunes lionceaux
Devant des exercices périlleux tout de suite la réplique fusait ironique et provocatrice.

Maya montre leurs a toi. Puis s'ensuivait, ce qu'une fille peut accomplir vous n'en êtes même
Pas capables.
Évidemment je m'exécutais mais j'étouffais la peur et taisait la souffrance.
Pourtant j'étais fier d'appartenir au parti, je me taillais enfin une place dans cet univers machiste.
Alors que dans notre village d'origine mon frère était partout prioritaire même au sein de la famille.

Et puis j'attendais avec impatience les samedis. Tous les lionceaux des différentes permanences
Se réunissaient des quatre coins de Beyrouth où le parti avait tracé notre domaine.
Sur fond de chansons patriotiques et d'hymne libanais des hommes aux grades élevés armes
prenaient
La parole. Des bribes, des phrases, des mots qui me grisaient me reviennent encore.
(Vous êtes les fleurs de l'avenir du Liban) (les martyrs ne craignent pas la mort)
(Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux)
À douze ans défendre une cause c'était un peu changer le monde. Avoir une arme c'était le
posséder.
À mon âge la haine éprouvée envers l'ennemi et attisée par la milice n'était pas à proprement parler
De la haine mais une sorte de révolte impuissante désespérée même quand le déluge des obus de
L'adversaire s'abattait sur nous.
Mais la milice n'avait pas réussi à détruire un sentiment ancien et profondément ancré en moi
L'amour des animaux une affection partagée avec mon amie.

Souvent des chatons terrorisés soutires à la cruauté déjà aiguisée des jeunes lionceaux
aboutissaient
Entre nos mains.
Notre bonheur n'avait plus de Born. Serrés entre nos bras, blottis sous nos tee shirts nous les
écoutions
Émerveillés ronronner.
Le temps d'une caresse et l'échelle des valeurs basculait. Un monde nouveau s'ouvrait à nous
Un monde régi par l'amour inconditionnel envers les plus fragiles et les plus vulnérables des
créatures.
J'étais submergée par un sentiment de responsabilités, de force, de protection inégalable.

L'entraînement portait progressivement ses fruits. Il m'aidait à lutter contre mes sensations.
La faim, la peur, je les avais tous domptés, la mort je ne la craignais plus. Quand les obus
s'abattaient je sillonnais les ruelles désertées ivre à l'appel du danger.
J'avais étouffé mes larmes, réprimés mes sourires, acquis cette maturité précoce qu'engendre
La souffrance.
Quand à mon appartenance sexuelle je l'avais rejeté, piétinée, camouflée par des vêtements
masculins
Que je ne quittais plus.
Mais on ne se joue pas de la mort impunément. On n'étouffe pas ses faiblesses et ses peurs sans
Conséquences. On ne réprime pas ses instincts les plus vitaux sans répercussions.

À quatorze ans mon parcours allait s'achever à des milliers de kilomètres de Beyrouth dans un pays
Que je ne connaissais pas.
Là-dérrière les murs d'une chambre d'hôpital dans un état grave des médecins Français

S'acharnaient à donner à un robot un sens à la vie.
En un sens la guerre avait gagné. Elle avait gagné la guerre.

L'ENFANT SOLDAT

Je suis née en 1964 au Liban, une terre que l'on dit bénie des dieux mais qui n'a fait que
Le fruit de leurs querelles.

Aussi loin que remontent mes souvenirs, leur parcours est ponctué par le bruit des rafales
Automatiques...ma première image est celle d'une chambre obscure aux volets fermés
Je ne saurais y mettre une date précise mais l'image esquissée est déjà pour moi celle
D'un pays au pouvoir affaibli et vulnérable. Bien sur ce n'est pas encore la guerre a proprement
Dire mais un enchainement incessant de vendetta, de règlements de compte aux revendications
Claniques d'un système patriarcal sclérosé.

J'apprends à repérer dans la nuit la trajectoire des balles a leur sifflement. J'apprends aussi à baisser
La tête et raser les murs quand une altercation virulente oppose deux personnes de lignée
différente.

Tous ces messages envoyés tous je les avais déjà captés dans mon village natal.

Beyrouth bien sur c'était encore différent. Mais le Beyrouth des années 1960-1970 c'était aussi
La guerre israélo-arabe et les conséquences qui en découlent pour mon petit pays.

1975, j'ai onze ans, la guerre éclate. Je me souviens encore de ce 13 Avril ou une fusillade
sanglante

Avait généré une succession de round meurtriers. Dessinant des lignes de démarcation et plaçant
des

Zones entières sous l'influence des forces en action.

Désormais, le paysage change. Les barricades se dressent à chaque coin de rue. Les visages se
camoufle

Derrière des cagoules.

La carte d'identité se réduit à un carton dont on s'en revendique pour mieux la piétinée.

Cette fois ci (R.P.G) (Kalachnikov) Fusils (MAO) tirs de (D.C.A.) fusils(M16) (DOUTCHKA) rythment
Le quotidien.

A onze ans je voyais déjà mes premiers cadavres...Mutilés, Décapités, Démembres, ils avaient été
Été largues derrière un camion sanglante trophée de miliciens en mal de gloire. Jette en pâture à la
foule

En colère. Vulgaires morceaux de viande sur l'étal de la boucherie des règlements de compte.

L'école avait fermé ses portes et ma vie se déroulait sous la poudrière des mortiers. Mon lieu
d'habitat

Etant située sur la zone de démarcation séparant l'est de la capitale de l'ouest.

Mon père était en voyage. Ma mère ayant à sa charge sa propre mère malade la veillait dans un
hôpital

Située à proximité.

J'étais libre. Pas d'école, et une amie. Une petite voisine avec laquelle je partageais mon temps.

Les décombres des immeubles détruits ou abandonnés nous servaient de terrain de jeux.

Dou